

PRÉFACE

Le tuer. Le trucider à coups de scalpel dans un geste désespéré ou prémédité. Sinon, l'empoisonner, et le regarder se mourir lentement. Une obsession, un fantasme qu'elle désirait mettre en œuvre. Question de survie. Combien de fois y avait-elle pensé ? Bien des fois dans une terreur absolue. Elle se voyait alors libérée de son emprise, de sa présence physique détestée, du bruit de ses pas, de ses yeux qui la fusillaient au cœur. Rose se projetait avec son enfant hors de sa vue, de sa vie. Libérée de lui, de l'air qu'il respire, qu'il expire. Après des coups mortels portés sur lui, une fois son corps réduit à rien, inoffensif, elle se voyait délivrée. Peu lui importait les conséquences, elle les aurait assumées. Que n'aurait-elle pas fait pour sauver sa fille ? Mais c'était sans compter sur la peur, sa terreur dès qu'il l'approchait. Cette émotion qui lui paralysait les membres, le corps tout entier, la parole, et la rendait muette. Des pulsions immédiatement refoulées sitôt que Rose imaginait le corps de son conjoint à terre ensanglanté se relever, et qui, dans un regain de force d'une violence décuplée, allait s'abattre sur le sien sous les yeux affolés de leur petite fille.

Aujourd'hui encore, trente ans plus tard, Rose y pense toujours, regrette même parfois de n'avoir pas su passer à l'acte, ce qui selon elle, leur aurait épargné les souffrances que mère et fille ont endurées avec les dommages collatéraux décrits ci-dessous. Elle aurait préféré la prison, un enfermement physique plutôt que la torture psychologique, la douleur indicible de l'absence permanente de son enfant.

Elle doute. Ses économies ont flambé. Simon l'isole de sa famille. Il la démolit. Perturbée, ses parents, ses sœurs lui manquent. Rose a le mal du pays. À vingt ans, elle a cessé d'aimer la vie. Comment échapper à son emprise, à cette souffrance inutile ? Par sa mort physique. La mort attire Rose qui s'interroge sur l'intérêt de son existence. Si la vie ne la ménage pas, elle n'aime plus la vie.

Édith et Vincent, par ailleurs, se sont mis en ménage. Ce qui est un soulagement pour Rose qui craint que ceux-ci encombrant sa vie de proximités ou de rapports inutiles.

La formation a débuté pour Rose. Elle intègre une nouvelle promotion et retrouve la joie d'apprendre, avec le sentiment cependant qu'un gouffre la sépare de ses camarades. Rose démarre son initiation pratique auprès des personnes âgées. Un véritable choc culturel. Elle y exerce un travail de bagnard au service de personnes âgées ballottées, parfois malmenées, mal nourries par manque de temps d'un personnel débordé. La plupart de ces anciens n'existent plus pour leur famille qui les rejette. Leurs regards sont vides. Le cœur déchiré de voir leurs larmes couler, Rose tente un dialogue dès que la charge de travail le lui permet. Personne n'entend leurs plaintes, leurs cris étouffés. Ils sont quelques-uns à attendre des heures des enfants qui ont cessé de venir leur rendre visite. Les soins d'hygiène sont les seuls moments qui contribuent à de vrais contacts. Ici, c'est l'attente permanente. Ils voudraient chanter parfois des sons mélodieux d'antan. Mais les règles sont strictes, il ne faut surtout pas déranger la quiétude des voisins.

Les stages vont ainsi se succéder dans divers services de médecine et de chirurgie en alternance avec des cours théoriques. Rentrée à la tombée de la nuit, Rose s'endort rapidement, épuisée par une charge de travail considérable.

Avec elle la vie est plus drôle, et travailler devient un plaisir, mieux, c'est un éclat de rire. Rose redevient elle.

Rose et Simon échangent quelques banalités dans leur chambre. Léa recherche les bras de sa mère.

— Viens ma poupée, viens voir maman, lui dit-elle.

Léa vient se blottir contre sa mère. Elle bouge, remue. Un peu trop selon Simon qui, soudainement, explose de colère et lui envoie une gifle en pleine face. Rose, choquée, voit son enfant valser pour atterrir au coin du lit. Siderée, Rose lui rend la gifle en hurlant instantanément.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? Ça ne va pas ?

Un coup de poing lui arrive en pleine poitrine, suivi d'autres dans le ventre. Fou furieux, il lui brise le nez, la roue de coups. Léa est terrorisée par ce déchaînement de violence. Choquées, la mère et l'enfant se recroquevillent pour se protéger. Rose peine à reprendre ses esprits. Elle le voudrait hors de sa vue, qu'il sorte de leur vie à jamais, qu'il aille au diable !

Simon, sans mauvaise conscience ni culpabilité, lui annonce :

— Nous allons voir Éric et Fabienne. Tu viens ?

L'image que lui renvoie son miroir est celle d'une femme battue. Des hématomes marquent ses paupières enflées alors que Léa a la joue anormalement empourprée.

— Ce n'est rien, t'as juste une petite marque, dit-il. Allez, fais pas la tête, on y va.

C'est ainsi que vingt minutes plus tard, ils arrivent chez leurs amis. Rose, prise à part, se confie à son amie.

— Fabienne, j'ai peur. Il a levé la main sur nous. Regarde la joue de Léa.

— Ne te laisse surtout pas faire, lui dit Fabienne. Éric va lui parler. Il va se calmer, ne t'inquiète pas !

Des paroles rassurantes, des conseils, et puis plus rien. Le doute

ESCALADE DE LA VIOLENCE

Rose et Léa sont conviées au goûter d'anniversaire de Noa. Seuls les enfants et de rares amies sont invités à y participer. Léa trépigne d'impatience. Elles attendent la venue de Flavie qui vient les chercher en début d'après-midi.

— Tu vas faire une petite sieste ma chérie avant. D'accord ?

— Oui Maman et si je ne me réveille pas alors ?

— Ne t'inquiète pas ma puce, je te réveillerai.

Simon en profite pour la harceler. Il veut en savoir plus sur sa relation avec Paul. Insultes et menaces fusent. Le temps presse, Flavie tarde à venir.

— C'est fini je te dis. Je ne le vois plus. C'est fini, et bien fini.

— Tu veux nous quitter, c'est ça ? Attends, tu vas voir !

Agité comme un fauve en cage, il lui tourne le dos. Léa dort. Rose l'entend ouvrir la porte de la chambre de sa fille, et constate avec horreur qu'il revient avec Léa endormie dans ses bras. Il la dépose sur la moquette de la salle, face à elle. Il délire. Léa se frotte les yeux. Rose est terrorisée. Paralysée d'effroi. Elle le croit capable du pire.

— Tu veux partir, c'est ça ?

Simon attaque de front, il tombe sur elle d'un coup de tête sur le nez qui lui arrache un cri de douleur. Le sang coule sur la moquette, abondamment. Une pluie de coups s'abat sur Rose qui a peur pour

La fin du dîner sonne l'heure d'effectuer la toilette de sa fille. Léa retrouve son lit. Mère et fille s'échangent quelques mots. Léa s'est endormie, bercée par le récit d'un conte merveilleux. Rose prolonge ce temps de pause avant de regagner à pas feutrés, frileuse, le salon où la présence écrasante de son mari l'inquiète à lui donner le vertige. Son angoisse s'amplifie à la vue de celui-ci. Devant le poste de télévision qu'il ne semble pas regarder, il lui présente un rictus, une contraction de la bouche qui n'indique rien de bon pour elle et qui la terrifie. Intérieurement agitée, peu rassurée, elle cherche à se faire oublier du mieux qu'elle peut. À distance, elle le sent, le ressent, le voit se balancer sur son siège, nerveusement. Intuitive, Rose devine ses pensées, ses idées morbides, obscènes.

— J'ai envie de...

Les termes employés révèlent l'horreur de ses intentions. À ces mots, Rose sursaute d'épouvante. Une panique intérieure fait palpiter fortement son cœur. Elle ressent immédiatement le danger. Livide, Rose se retourne sur lui, terrifiée. Un frisson d'effroi lui parcourt l'échine. Le cauchemar recommence. Il allonge ses jambes, gesticule. Ébranlée par ses intentions, Rose se lève pour se diriger vers la cuisine. La nuit avance et la peur l'opresse. Le loup est dans la bergerie. Seule la victime perçoit les intentions de son prédateur. Qui la croirait ? Elle n'est pas crédible.

Rose s'introduit dans la chambre de sa fille, sans bruit. Et malgré la chaleur d'une pièce surchauffée, elle se camoufle dans son pyjama pour se protéger. Léa dort profondément. Rose, qui n'est pas tranquille, lutte contre le sommeil. Dans l'obscurité, accrochée à ses draps, elle perçoit des bruits à peine perceptibles, des pas qui s'approchent de plus en plus près. Elle ouvre un œil sur la porte de la chambre qui s'entrouvre et laisse passer un rai de lumière qui la fait frémir d'horreur. Elle sent peser sur elle le poids de Simon qui s'est

que ses voisins l'épient à travers l'œil de leur porte d'entrée. Ils sont un peu ses anges gardiens.

Assise sur le siège passager de sa voiture, Rose garde le silence. Il divague, débite des mots vulgaires, méchants, parfois sans aucun sens.

— Tu vois, je tiens parole. Je te la laisse ce week-end et tu me la ramènes dimanche soir. D'accord ?

— Bien, d'accord !

— Bon, pour l'avocat... je veux la garde de ma fille. Tu m'entends ? Et on fait comme on a dit. Tu m'entends, tu entends bien ce que je te dis ?

Qu'importe ce qu'il lui dit, pourvu qu'il la laisse tranquille.

La petite tête brune de Léa surgit au milieu d'autres enfants. Déjà, au loin Rose perçoit sa crainte de voir ses parents ensemble. Elle ressent ses cris intérieurs. Léa n'ose s'approcher. Rose lui tend les bras, la hume, l'embrasse, la cajole. Elle a envie de pleurer. Son chagrin est immense. Ses petits bras autour de son cou ne la lâchent plus. Ses yeux bleus lui disent son inquiétude, sa souffrance et son immense amour.

Comment peut-on prétendre aimer son enfant en la privant volontairement de sa mère ? Simon, menaçant, lui rappelle la sentence de mort sur sa personne avant de s'enfuir comme un voleur, le cœur rempli de haine.

La petite main de Léa n'a pas lâché celle de sa mère. Deux jours et deux nuits avec Léa qui découvre, ravie, son nouvel environnement.

— Voici ta nouvelle chambre, mon bébé.

Son sourire exprime le bonheur d'être là. Ce soir, elle est ravie de porter la chemise de nuit de sa maman, faute d'effets personnels que son père lui refuse durant son séjour. Le dîner est froid et se limite à une tranche de jambon et des chips. Mais Léa s'en moque, elle dévore ce qui se présente avec appétit. La sonnerie du téléphone ne perturbe pas Rose. Son essentiel est à ses côtés.